

Ouvrages reçus Selected Titles

André-Louis Paré, Gabrielle Sarthou, Mathieu Teasdale and Érika Wicky

Number 127, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95161ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Paré, A.-L., Sarthou, G., Teasdale, M. & Wicky, É. (2021). Ouvrages reçus / Selected Titles. *Espace*, (127), 105–107.

La Fatigue Culturelle

Alma, Centre SAGAMIE, 2020, 90 p.
Ill. noir et blanc et couleur. Fra.



La Fatigue culturelle est un projet d'entreprise fictive de détournement culturel, créé en 2014, qui compte à son actif cinq œuvres-intervention. Le livre éponyme fait état du milieu des arts visuels québécois à travers différents projets réalisés par l'artiste Nicolas Rivard; il soutient l'idée que le milieu artistique culturel québécois est « fatigué ». Ce terme fait référence au fait que les salaires sont bas, les artistes et travailleurs.euses culturels.les doivent jongler avec de nombreux emplois et projets, les organismes sont dans une situation précaire, ils doivent gérer un roulement excessif du personnel et des subventions mal adaptées. Ce premier livre issu de ce projet critique, entre autres, les mesures gouvernementales en matière de financement des arts visuels au Canada, pointant notamment la vague néolibérale de coupures dans le réseau public sous le gouvernement fédéral de Stephen Harper (de 2006 à 2015). L'ouvrage ne prétend pas offrir une analyse sociologique ni une recherche exhaustive; c'est la suite d'une réflexion qui s'est déployée sous plusieurs volets ayant pour but la cueillette de l'information et sa présentation dans une optique artistique. Entre 2017 et 2018, l'instigateur de l'ensemble du projet *La Fatigue culturelle*, Nicolas Rivard, s'est inséré au sein de situations de travail suggérées par des centres d'artistes afin de questionner leurs conditions d'existence, une infiltration qu'il qualifie de « service-performance ». Un total de 38 organismes artistiques et centres d'artistes à travers le Québec ont accueilli ses services;

en ressortent 24 témoignages issus d'organismes où la précarité est exprimée de différentes manières. Anithe de Carvalho, quant à elle, signe un texte qui présente les différentes manières dont l'œuvre de Rivard se matérialise et ce que ces différents supports apportent comme éclairage à l'œuvre. On retrouve finalement un texte de Sonia Pelletier qui fait le lien entre la notion de fatigue culturelle chez Hubert Aquin (*La fatigue culturelle du Canada français*, 1962) et celle de Nicolas Rivard, présentant leurs écarts et leurs ressemblances. Comprenant de nombreuses reproductions photographiques, ce livre illustre adéquatement les nombreuses interventions de Nicolas Rivard. (Gabrielle Sarthou)

Geneviève Cadieux

Montréal, Les Éditions de Mévius, 2020,
160 p. Ill. noir et blanc et couleur. Fra./Eng.



Ce catalogue accompagnait l'exposition *Geneviève Cadieux* présentée au 1700 La Poste, à Montréal, en 2020. Commissariée par Isabelle de Mévius, l'exposition, qui n'était pas une rétrospective, mais plutôt un nouveau regard, donnait à voir un mélange d'œuvres anciennes et nouvelles de l'artiste montréalaise. Bilingue, la publication débute par une préface de la commissaire sur, entre autres, l'influence du cinéma – et plus particulièrement du gros plan – dans l'œuvre photographique de Cadieux, mais aussi les réflexions récentes de l'artiste sur la représentation de l'Autre et du paysage en tant que portrait d'une rencontre. On comprend que, pour Cadieux, la photographie est une expérience artistique encore plus large : elle engage à la fois la peinture dans le traitement des surfaces et

la sculpture via la grande échelle de la présentation. S'ensuit un texte de Ji-Yoon Han qui, par le biais de la posture du regardeur, tente de retracer ce qui anime la quête de l'artiste. En analysant la série photographique *Ghost Ranch* (2017-2018), elle se demande sous quelle impulsion opère l'artiste tout en décrivant l'expérience que ses œuvres sollicitent. Vincent Bonin signe un texte rétrospectif du corpus de Cadieux depuis 1988. À travers cette présentation de l'évolution de la démarche de l'artiste, l'auteur introduit des notions théoriques, référant entre autres à Gilles Deleuze, Roland Barthes et Jacques Lacan. Ce texte convie, en finale, à une compréhension plus fine de la pratique de l'artiste, de ses inspirations, de ses modes et de ses moyens de création. Le catalogue se clôt par une biographie et un curriculum vitae de l'artiste ainsi qu'une courte présentation des autrices et auteurs. Entrecoupé de nombreuses reproductions photographiques en couleur et pleine page des œuvres de l'artiste, cet ouvrage se trouve à être un excellent document de référence sur la vie et le travail de Geneviève Cadieux. (Gabrielle Sarthou)

Monique Régimbald-Zeiber :**les ouvrages et les heures... et les restes**

Montréal, Éditions les petits carnets/Musée d'art de Joliette/MA Musée, 2020, 132 p.
Ill. noir et blanc et couleur. Fra.



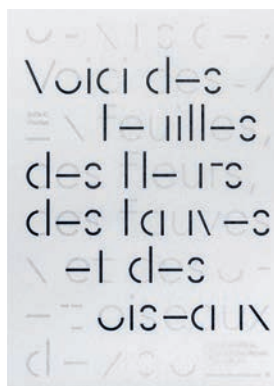
Situé entre le catalogue d'exposition et le livre d'artiste, cette publication a été produite dans le contexte de l'exposition *Les ouvrages et les heures*, rétrospective de l'artiste Monique Régimbald-Zeiber présentée au Musée d'art de

Joliette, du 1^{er} février au 6 septembre 2020, ainsi qu'au Musée d'art de Rouyn-Noranda du 26 mars au 16 mai 2020. Mis à part le liminaire et le post-scriptum, le livre est divisé en cinq sections : « l'artiste », « la commissaire », « l'exposition », « les écrivantes » et « les restes ». Les deux premières sections contiennent des textes qui prennent la forme d'un dialogue expérimental entre l'artiste et la commissaire Anne-Marie St-Jean Aubre : nous sommes invités à découvrir l'histoire de leur rencontre, de la formation de l'exposition, du mélange de leurs visions et de leur collaboration. Ce dialogue invite à une meilleure connaissance du langage visuel de Monique Régimbald-Zeiber et permet d'établir des liens avec l'histoire de l'art. La section « l'exposition » présente de nombreuses vues des mises en espace des œuvres à travers des photographies en couleurs et pleine page. La section suivante, « les écrivantes », comprend dix textes de dix femmes¹ invitées par l'artiste et la commissaire à prendre part à l'ouvrage. On retrouve ainsi dix visions de l'exposition, à la fois poétiques, descriptives et revendicatives. « Les restes », qui compose la dernière section, donne accès au plan de salle, à la liste des œuvres, aux biographies et aux crédits. Puis, soudain : le texte d'une onzième « écrivante », Céline Surprenant, vient tisser un lien entre l'exposition et la situation actuelle de pandémie mondiale. L'exposition est présentée dans ce livre comme une expérience, comme un lieu de rencontre, d'empowerment et de rassemblement. On entend, à travers cet ouvrage inspirant, la parole des femmes qui s'élève, défendant une « révolution des femmes », une vision poétique de la création et de la mise en exposition. (Gabrielle Sarthou)

1. André-Line Beuparlant, Francine Paul, Johanne Jarry, Cynthia Girard-Renard, Martine Delvaux, Nicole Jolicoeur, Louise Déry, Anne-Marie Ninacs, Gisèle Trudel, Sophie Jodoin.

Julie C. Fortier. Voici des feuilles, des fleurs, des fauves et des oiseaux

Paris, Nez éditions, 2020, 160 p.
Ill. noir et blanc. Fra.

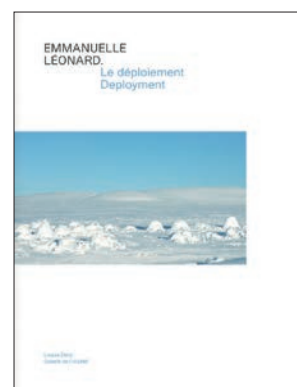


Un livre sur l'art olfactif est-il condamné à réduire son objet à sa dimension visuelle ? Pour la première monographie consacrée à l'artiste québécoise Julie C. Fortier, Nez éditions a relevé ce défi en créant un volume polysensoriel composé de photographies et de textes baignés dans un parfum créé par l'artiste. Destiné à rester, l'objet-livre devient en partie éphémère : le parfum préservé dans le pli central de l'ouvrage se diffuse et se disperse irrémédiablement au fil des lectures. De façon paradoxale, ce parfum à la fois entêtant et fugitif, selon l'échelle temporelle, est inspiré d'un graffiti gravé dans la pierre (le mot « tubéreuse » accompagné d'un dessin de flacon). Les textes réunis dans cet ouvrage présentent différentes facettes de la démarche de Julie C. Fortier, que Caro Verbeek resitue tout d'abord dans l'actualité artistique de l'art olfactif, mais aussi dans l'histoire de l'art moderne. Si la légitimation historique constitue un passage obligé des ouvrages sur l'art olfactif, le texte du chimiste Olivier David engage des perspectives inédites sur la matérialité des œuvres en classant les senteurs, en les dotant de noms, de structures, de poids et de températures pour rendre compte de la poésie des œuvres olfactives de Julie C. Fortier. Ce faisant, il poursuit la tâche de donner une forme aux parfums, une vocation qui habite ses collaborations avec l'artiste dont il cristallise les fragrances comme pour *Le jour où les fleurs ont gelé...* Dans son essai philosophique, Fabien Vallos envisage

le travail de l'artiste au prisme de la notion de « halo », puis Vanessa Theodoropoulou souligne les enjeux corporels et les implications affectives des œuvres olfactives, mais aussi, souvent, polysensorielles de Julie C. Fortier. Enfin, dans un entretien très complet, Clara Muller donne la parole à l'artiste qui dévoile généreusement les secrets de ses créations. S'il contribue à la réflexion sur l'art olfactif, ce livre rend avant tout compte de la singularité de l'artiste. Les photographies en noir et blanc qui ponctuent l'ouvrage restituent la dimension visuelle et haptique des œuvres. Celles-ci sont accompagnées de descriptions adroites qui décrivent les odeurs et racontent les processus, achevant d'inscrire dans la durée le travail fascinant de Julie C. Fortier. (Érika Wicky)

Emmanuelle Léonard. Le déploiement

Montréal, Galerie de l'UQAM, 2020, 184 p.
Ill. couleur. Fra/Eng.



L'exposition *Le déploiement*, de l'artiste Emmanuelle Léonard, a été présentée à la Galerie de l'UQAM, avec le concours de la commissaire Louise Déry, du 1^{er} novembre 2019 au 25 janvier 2020. Le catalogue de l'exposition regroupe de nombreuses reproductions qui montrent le travail photographique de l'artiste, près de celui du documentaire. L'essai de Louise Déry, *Déployer l'image*, et celui de Stephanie Hessler, *De glace et de sel*, approfondissent l'esthétique et la démarche de l'artiste. Liés à l'exposition, les deux essais décrivent *Le déploiement* qu'Emmanuelle Léonard documente – celui

de soldats canadiens dans le Grand Nord et celui de soldats colombiens – que le parallèle entre les deux armées fait dialoguer l'une avec l'autre. Le travail d'archives mis de l'avant, allant de l'image récupérée à l'image produite « dans des plans fixes ou en mouvement, renvoie à l'espace intime et humain autant qu'à la sphère collective et institutionnelle ». C'est ce partage entre ces deux sphères, celles de l'intime et de l'institution qu'est l'armée, qui sont présentées dans les essais. Dans *De glace et de sel*, l'autrice Stephanie Hessler – qui sera la commissaire de MOMENTA 2021 – contextualise les œuvres dans leur géographie aux paysages arides et difficiles ainsi que dans leur temporalité : celle de l'attente que quelque chose se produise. Cette publication décrit d'une façon éclairante la démarche artistique de Léonard. Dans la seconde section de la publication, *Portfolio*, sont présentées des œuvres antérieures à 2019 qui s'attardent avec une minutie du détail à des institutions sociales. Parmi celles-ci, notons celles des forces policières (*Guardia, Resguardame*, 2005, *Une sale affaire*, 2007), du travail (*Statistical Landscape*, 2004), de l'Église (*La Providence*, 2014) ou de l'école (*Le beau, le laid et la photographie*, 2011) qui s'inscrivent dans une forme de relation au pouvoir. Éminemment politique, *Le déploiement* se situe dans cette suite de structures qui disciplinent, chacune à sa façon, ceux et celles qui en font partie et qui, comme le travail d'Emmanuelle Léonard le montre, sont constamment sur la frontière entre les statuts d'individu et celui de fonction. Design graphique : Marc-André Roy. (Mathieu Teasdale)

Carl Trahan, *Das Gleitende* – 1, 2, 3

Montréal, CT Éditions, 2020, 136 p.
Ill. couleur. Fra/Eng.

Cette publication suit une série de trois expositions, *Das Gleitende* – 1, 2, 3, présentées de 2017 à 2019 au Musée d'art contemporain des Laurentides (1 et 3) et à la Galerie Nicolas Robert (2). Les essais de Roger Griffin et de Marie Lavorel se lient au travail de Trahan comme autant de recherches pour approfondir avec perspicacité la thèse selon laquelle le langage a perdu, depuis l'ère moderne, son pouvoir d'enchantement sur les choses.



Le texte *In Media Res*, de Griffin, met en avant une histoire de la perte du sens des mots et de leur capacité à aborder la réalité dans sa totalité, dans ce qu'elle avait d'unifié et directement vécu. Il rappelle la montée de l'anomie moderne, où « la langue ne signifie plus ce qu'elle dit et ne dit plus ce qu'elle signifie ». De là, le glissement (*Das Gleitende*) de sens des mots qui conduit à l'ambivalence. « Les choses glissent et s'échappent à travers les brèches des mots ». Aussi, au dire de Griffin, Trahan « travaille dans la pénombre de la modernité ». Son langage visuel permet « de réaliser que le trou noir du nihilisme s'avère n'être rien de plus qu'une éclipse du Soleil ». À l'instar du philosophe Friedrich Nietzsche, il faut malgré tout aimer la vie. Intitulé *De l'effondrement à une métamorphose*, le texte de Lavorel s'accorde surtout dans une mise en récit de la plupart des œuvres présentées lors de ces trois expositions. Il est notamment question du rapport qu'elles entretiennent vis-à-vis de la grande littérature allemande, française ou anglaise. C'est dans cet esprit que le travail de recherche et de création de l'artiste explore « différents rapports plastiques entre les mots et le support, le sens et la sensation ». En référence à Jacques Rancière, elle inscrit sa pratique dans un nouveau « partage du sensible » compris comme « une occasion de métamorphoses ». Dès lors, si les œuvres de Trahan sont habitées par le déchirement et la perte de sens, elles visent aussi « un espace poétique » susceptible d'ouvrir à de nouveaux possibles, à « des modes d'existence différents ». La publication, dans sa forme et sa présentation, reflète admirablement le travail textuel et plastique qui y est exposé. Design graphique : Dominique Mousseau. (André-Louis Paré)